



Les
Francophonies
en **Limousin**

28^e édition du Festival
28 septembre > 8 octobre

le fil

4

- Chroniques du festival -

Edito

p.2 et 3
Maison des auteurs

p.4
Chroniques

p.5
Zoom sur...

p.6
En bref



« Souvenir de la rue Princesse »

Jeune Afrique, 29/09/2011

« La Francophonie n'est pas qu'une question de langue. Les corps aussi peuvent parler, dialoguer et se comprendre, même quand ils viennent d'horizons différents. »

« Le Socle des vertiges »

Le Monde, 3/10/2011

« Un théâtre qui gagnera au fil des représentations : il n'est pas toujours maîtrisé, mais vivant et s'adressant aux vivants, ça oui ! »

« Où Vers ? »

Le Populaire du Centre, 1/10/2011

« Violence, enthousiasme, combat, des mots qui appartiennent au répertoire de DeLaVallet Bidiefono. Les corps sont aussi tendus que déliés dans ce spectacle qu'il faut découvrir avec délectation et curiosité. »

« Moroni Blues »

L'Echo, 3/10/2011

« Voyager, passer d'un à l'autre, simplement, avec la langue pour seul véhicule. La langue et la musique, que l'on peut amener avec soi, partout, pour être soi, partout. »

« Les Larmes du ciel d'août »

Un Fauteuil pour l'Orchestre, 4/10/2011

« Une grande poésie s'échappe de ce monologue pour deux voix perdues. »

Écritures canadiennes, Papy aussi.

Quel culot que de vouloir écrire sur les écritures canadiennes ! Entre nous cette formulation est un peu prétentieuse et indécente n'est ce pas !

Et puis sérieusement que peut-on dire des écrits de toute une nation quand on ne s'appelle pas wikipédia. Les écrits sont les premières armes de révoltes. Ils sont alors par essence très singuliers et anachroniques les uns des autres dans les propos et dans les univers. Ils ont surtout la capacité d'enjamber les temps.

Mais tous les écrits ont certainement en commun la particularité d'être l'expression du témoin de son époque, j'ai cité l'auteur ; et c'est là où j'interviens.

Moi le petit curieux venant de Kin la belle à la température moyenne de 28 degrés Celsius, avec mon français très grammairien, rempli de belgicisme et de belgitude fouettés dans une pâte de kinoiserie. Vivement que Lansman soit parmi nous sinon je me ferai gronder par madame Ngoma ma prof de français en quatrième pédagogique au collège Notre Dame de la Gombe qui insistait avec badine en mains que les fautes d'orthographe, de grammaire et de syntaxe en français étaient intolérables, pire un sujet de moquerie. Que m'arrive-t-il alors quand je visite ce pays de Pier-Luc Lasalle, Michel Marc Bouchard et Sarah Berthiaume.

Je suis très curieux par nature, dans ce monde du froid glacial où même le sol est couvert de blanc, je découvre pas une mais des langues diverses dites en français nourri d'ingrédients d'anglais, d'acadis, de Yukon, de musicalité, mais aussi de beaucoup d'audaces assez pudiques tout de même.

Une sorte de vraie architecture du langage et de la parole qui définit peut-être trop clairement la forme, qui me paraît bien maîtrisée et respectueuse sans en perdre le charme et le désir de toujours raconter une histoire « il était une fois ».

J'y croise un imaginaire qui m'est curieusement proche dans l'universalité des émotions, j'y découvre que la souffrance a la même saveur et que les situations sont les mêmes, même si les réalités se diffèrent, je sens l'odeur des âges des uns et des autres, leur monde et leur univers. Je ressens les tentatives des uns et les certitudes des autres. J'auditionne des histoires qui me touchent et qui ne se racontent toujours pas avec les mêmes mots sous le soleil des tropiques, normal comme dirait Niangouna Dido, c'est écart-là, c'est encore la langue, d'où la richesse, au moins je sais une chose que ce soir je ne dormirai pas « niaiseux ».

Papy Maurice Mbwiti
Limoges/Sept 2011

Retrouvez les textes du Pont littéraire sur www.africultures.com
Papy Maurice Mbwiti, en résidence à la Maison des auteurs, collabore aux quatre numéros du Fil. Vous retrouverez l'intégralité de ses textes sur le site www.lesfrancophonies.com.

Papy Maurice Mbwiti, en résidence à la Maison des auteurs, collabore aux quatre numéros du Fil.
Vous retrouverez l'intégralité de ses textes sur le site www.lesfrancophonies.com

Bar des auteurs

Jean Genet ou « le monde en diagonale »

Avec Tahar Ben Jelloun,
Catherine Boskowitz et Dieudonné Niangouna

Vendredi 7/10 à 12h15

Bar du Théâtre de l'Union

Rencontre/Débat

Tunisie, le 24 octobre : de la révolution à la démocratie ?

Animé par Richard Madjarev
Avec Yves Aubin de la Messuzière, Tahar Ben Jelloun,
Mehdi Belhaj Kacem

Vendredi 7/10 à 18h30

BFM de Limoges

Les Transatlantiques

Lectures / Rencontres / Entrée libre

Canada / France / Belgique

Une expédition théâtrale au cœur des écritures contemporaines et des spectacles francophones.

Limoges, Bar de l'Union

Samedi 8/10

à 10h > **La Guerre au ventre** de Michel Ouellette

mise en lecture : Annick Léger

à 11h30 > **Wolfe** d'Emma Haché

mise en lecture : Emma Haché

Manuel Antonio Pereira (Belgique) et Guy Régis Junior (Haïti) ont participé à Ottawa (Canada) aux rencontres Transatlantiques. A travers les questions de langue et de territoire culturel, ils confrontent leur approche, divergente, de l'identité.

Lettre de Guy Régis

Je m'excuse d'être brutal. C'est qui l'Autre ? Il est absent dans ma mémoire d'homme millénaire. Si on parle de frontières, de cette saleté qu'on nomme Identité s'arrêtant à l'histoire que les hommes ont construite autour d'un territoire choisi, l'Autre pourrait exister. Mais, la longue histoire de l'homme est une et indivisible. J'ignore le lieu, l'origine des gènes, de toutes les ramifications ancestrales qui font de moi l'être que je suis aujourd'hui. Il y a bien sûr une opacité dans la définition que l'on tenterait d'avoir de l'homme français, haïtien, belge, canadien. Et elle nous débecte, nous tue. On ne peut y répondre. Toutefois, en quoi est-ce qu'un Français est autre ? par rapport à qui ? à quoi ? Reconnaître l'existence de l'Autre c'est effacer le progrès et la déchéance constante d'une même humanité. L'effroi de la deuxième guerre mondiale est mon héritage autant que celui d'un Strasbourgeois. Je parle, certes, pour ma chapelle, mais la révolution haïtienne, si mal connue qu'elle est, a donné son sens universel à la Déclaration des Droits de l'Homme. L'Autre n'existe que si nous le désignons pour Autre. Peut-être aussi que l'anarchiste que je suis, par mon besoin indéfectible d'égalité, l'efface. Mais je suis persuadé qu'on se trompe à désigner par lieu, teinte, par croyance, par positionnement. J'ai longtemps médité sur une anecdote de Lévi Strauss, qui pourrait bien aider à comprendre ma plaidoirie peut-être vaine. Il raconte qu'au moment où les Espagnols, avec à leur tête C. Colomb, repartaient avec des Amérindiens pour montrer à la reine Isabelle qu'ils avaient une tête (une âme), qu'il ressemblaient à des humains, de leur côté, les Amérindiens eux quand ils réussissaient à tuer les envahisseurs, les trempaient longtemps dans l'eau, puisqu'ils étaient sûrs que ces derniers étaient éternels. Je vois là, en exercice, une même humanité. Qui ici est l'Un ? Et qui l'Autre ?

Réponse de Manuel Antonio Pereira

Mon cher Régis,

Etant comme toi le fils de plusieurs nations et de plusieurs cultures, j'aurais tendance moi aussi à chercher ce qui chez les autres nous rapproche, ce qui est universel, plutôt que ce qui nous différencie et qui est particulier... J'ai souffert, tout comme toi, de ceux qui voulaient m'enfermer dans une identité (Portugais, Français ou Belge ?) et me rendre « identifiable » par soit d'exotisme ou par facilité – les éternels raccourcis de la « communication ». Nous avons trop longtemps dû pâtir de ces réductions à nos origines, nos pays, nos cultures, dans lesquelles nous ne nous reconnaissons toujours qu'à moitié. J'ai pour ma part au moins autant d'affinités avec certains auteurs Afro-américains, ou Russes, qu'avec la plupart des Portugais, des Français ou des Belges auxquels on désespère de m'identifier... Pourtant, je crois que nous avons toi et moi à apprendre de

cette « altérité », de ces particularités dans lesquelles certains hommes s'enracinent. J'ai toujours eu autant d'appétit pour ce qui, chez l'Autre, le rendait semblable à moi, que pour ce qui le différenciait de moi. J'ai toujours une grande curiosité pour ceux qui ont vécu depuis leur origine dans le même pays, la même région, la même ville, baignant dans la même culture. Bien sûr, dans leurs particularités m'intéresse ce qui nous est commun, ce qui nous permet de dialoguer. Mais les différences, les divergences, m'intéressent tout autant. Je ne demande pas à ces gens qu'ils renoncent à leur particularité culturelle, qu'ils abdiquent ce qui les différencie. C'est pourquoi je comprends la nécessité des Canadiens francophones, dans un continent à majorité anglophone, de défendre leur spécificité, pour autant qu'elle puisse se définir. Je comprends les Acadiens, dans leur besoin de témoigner de leur histoire et de leur culture, dans la mesure où cette histoire et cette culture peuvent encore dialoguer avec les miennes. Et c'est peut-être là que se trouve la limite aux « identités » culturelles ou nationales : leur difficulté à se rendre trans-frontalières, leur tendance à produire un repli sur soi, une division communautaire...

Je ne prétends pas dans ces quelques mots apporter une quelconque réponse aux questions qui nous tiraillent. Je relève ça et là des comportements tout aussi douteux chez les tenants d'une « égalité » et d'un « internationalisme », que chez les défenseurs d'une division communautaire ou identitaire... Les premiers regardent souvent un peu trop de haut les particularismes locaux et ne voient pas dans cette altérité, cette différence affirmée, ce qu'elles pourraient leur apprendre ou leur désapprendre sur eux-mêmes; les seconds ne trouvent souvent comme unique horizon que celui d'une opposition entre communautés, et voudraient garder intactes des identités aux contours un peu trop nettement définis pour être réels. On sait quels spectres dangereux se dessinent derrière ces deux excès...

J'ai eu un vrai plaisir à entendre l'histoire, les combats, les particularités qui ont forgé l'actualité des Canadiens francophones aujourd'hui. Et je comprends mieux pourquoi ces luttes les poussent encore à défendre leur langue et leur « identité » qui menacent de se diluer dans la culture anglophone et américaine. N'est-ce pas là une autre façon de ne pas nous diluer dans un « mondialisme » mercantile, dans lequel toutes les différences sont unifiées en une culture générale aussi morne et insipide que le marché global ?

Mais je sais, tout comme toi, que ces combats pour nos différences ne sont rien s'ils ne trouvent pas en eux la force de devenir « trans-frontaliers ». C'est peut-être cette question difficile que soulevaient ces « transatlantiques » : trouver tout de même ce qui nous rassemble, ce qui nous est « Même », malgré les distances, les différences, les particularités...

Bon, c'était là une rapide et partielle contribution aux questions du moment.

J'espère n'avoir pas été fumeux. Hélas, le temps et mon dernier jet-lag m'empêchent ici d'ajouter autre chose que des généralités. Que d'autres prennent la relève.

La suite à Limoges, sans doute.

De l'autre côté

par Corinne Pago (festivalière fidèle)

Un homme assis dans un fauteuil, seul...

A peine si l'on remarque les bras qui s'agitent autour de lui dans la semi pénombre où l'on distingue un guitariste dans le lointain, à peine s'il perçoit cette présence. Une jeune femme, court, vole autour de lui, l'invite à passer de l'autre côté. Du côté où les lois de la pesanteur semblent abolies. Le voyage commence alors, du cercle lunaire au trapèze ou à la corde, les corps en s'élevant s'affranchissent de tout.

C'est là que la grâce des acrobates nous emporte aussi de l'autre côté, celui de l'air, de la verticalité, du balancement.

Les corps s'élèvent toujours plus, au mépris d'une menace omniprésente de la chute toujours évitée.

Le spectateur retient son souffle, le pari est gagné. Les acrobates dans leur hauteur jouent avec nous, avec notre fantasme et notre peur, guidés par les accords et les textes du musicien présent sur scène, jusqu'au saut final, effrayant, éblouissant de la jeune femme semblant alors atteindre le rêve d'Icare.

Une impressionnante et onirique performance servie par les acrobates Virginie Le Flaouter et Vincent Maillot, rythmée par les textes et la musique de Frédéric Nevchehirlian.



La Fanfare du Belgistan

Par Elise Raout

Le Belgistan (prononcez 'bel-gui-stan') est un petit pays peuplé de cuivres et de percussions. Il se situe entre la bande originale d'un film d'Emir Kusturica et la version instrumentale des Ogres de Barbak. La tradition du Belgistan veut que l'on ne soit assis que si l'on a déjà dansé plusieurs heures... Une tradition fièrement représentée par les ambassadeurs de ce pays : les musiciens de la Fanfare du Belgistan. Venez partager l'esprit festif belgistanais pour le concert de clôture du Festival 2011 !

La Fanfare du Belgistan

> Limoges, Magic Mirrors - Champ de Juillet, 8/10 à 22h

DeLaVallet Bidiefono

Marie-Agnès Sevestre, directrice du festival, a recueilli le témoignage du chorégraphe DeLaVallet Bidiefono.

« Tu as une particularité, c'est de t'intéresser au monde du théâtre... ou en tout cas le monde du théâtre s'intéresse à toi, que ce soient David Bobée ou David Lescot... Que représente pour toi cette sollicitation du théâtre ? »

« J'ai toujours été intéressé pour travailler, collaborer avec d'autres domaines artistiques. Pour moi, c'est très enrichissant. Dans la danse, c'est le corps qui parle. Dans le théâtre, c'est la bouche, donc le texte. C'est très important pour moi de les jumeler. A force de rencontrer ces artistes, comédiens ou circassiens, ça m'enrichit. En même temps, c'est un partage (...). Je me rappelle de la petite, de la grande rencontre avec David Bobée, David Lescot et aussi d'autres, qui reste d'abord une rencontre humaine. Humainement, quelque chose s'est passé entre nous, et cette chose-là s'est retrouvée sur le plateau. Comment dire... il y a même des moments où je me dis : est-ce que c'est moi qui veux aller vers le théâtre ou le théâtre qui veut venir vers moi ? Question à laquelle je ne trouve pas encore de réponse aujourd'hui. (...) C'est un travail d'équipe, un échange entre eux et moi. J'amène tout ce qui est occupation d'espace. Et moi, je bénéficie un petit peu de tout ce qui est intellectuel. C'est un travail d'échange, oui. »

« Où en est la danse contemporaine à Brazzaville ? As-tu des projets de développement sur place ? »

« (...) J'ai toujours dansé depuis que je suis gosse. J'aime bien ça, j'aime bien être sur un espace et bouger. C'est magnifique pour moi. Après, petit à petit, quand tu crois en ce que tu fais, tu en parles aux autres, même si c'est compliqué dans une société comme la nôtre (...). J'ai commencé à toucher des gens autour de moi... une fille comme Ella. Une femme dans mon pays ne peut pas danser ; une femme doit rester à la maison, doit s'occuper des enfants... Cette femme-là n'était jamais dans cette philosophie. Un jour, elle m'a écouté parler et a dit « ce mec-là dit vrai », et du coup s'est dit « je vais aller avec lui » et elle m'a rejoint.

Aujourd'hui, dans ma compagnie à Brazzaville, les danseurs sont dix-neuf. Quand j'ai commencé, j'étais tout seul. (...) Les gens sont motivés pour faire des choses. Mais j'espère que dans mon équipe, il y aura une relève. Pas seulement dans mon équipe, parce qu'il y a plein de danseurs aujourd'hui à Brazzaville qui pratiquent la danse contemporaine (...). Même si c'est compliqué d'obtenir des moyens. Parce que pour créer une école, il faut des finances, de l'argent, une participation aussi de ton pays, il faut un accord pour installer quelque chose dans le pays...



© Patrick Fabre

C'est un peu compliqué d'en dire plus car je ne suis pas encore à cet endroit-là, même si moi-même je suis motivé. Car j'ai vraiment envie de créer des lieux de résidence, de formation, de création et d'accueil pour les artistes africains, les artistes du monde entier. Chaque jour, je vois les jeunes qui travaillent matin-soir, matin-soir, toute l'année et je me dis que ces personnes-là ont besoin d'un petit lieu parce qu'on travaille par terre, ou sur le parquet (...). Je suis optimiste, je sais qu'il y a des gens qui sont en train de venir, qui vont peut-être penser comme moi. »

Où Vers ? - Création Danse

> Limoges, CCM Jean Moulin, 6/10 à 20h30 et 7/10 à 18h30

Né à Pointe-Noire, Congo, au début des années 80, DeLaVallet Bidiefono est aujourd'hui une figure montante de cette jeune discipline qu'est la danse contemporaine au Congo, et plus généralement sur le continent africain. Rien ne prédestinait DeLaVallet à la danse, si ce n'est qu'il est né dans un pays où danser est un acquis de naissance, et qu'il a cette ténacité hors norme qui fait de lui un acharné au travail, un aventurier de la danse, un chercheur. DeLaVallet est né dans un quartier où le mot « art contemporain » n'existe pas. C'est à quinze ans qu'il entend ce mot pour la première fois. En 2001, il s'installe à Brazzaville et entame sa carrière de danseur en participant notamment aux Ateliers de Recherches Chorégraphiques, organisés par le Centre Culturel Français de Brazzaville. Il y travaille avec de nombreux danseurs et chorégraphes et nourrit son travail des influences métissées d'Afrique, d'Europe et d'Amérique.

Tunisie, le 24 octobre : de la révolution à la démocratie ?

par Richard Madjarev

A quelques jours du vote historique des Tunisiens le 23 octobre 2011 pour élire une assemblée constituante, le Festival des Francophonies propose une rencontre-débat sur les révoltes de décembre 2010 et sur les aspirations qui ont conduit le peuple tunisien, à renverser le régime autocratique et policier de Ben Ali.

« L'histoire de Mohamed n'appartient à personne ; c'est l'histoire d'un homme simple, comme il y en a des millions, qui, à force d'être écrasé, humilié, nié dans sa vie, a fini par devenir l'étincelle qui embrase le monde. Jamais personne ne lui volera sa mort. »
Tahar Ben Jelloun conclut ainsi son ouvrage « *Par le feu* ».

Les prémices de cette révolte ont été

déclenchées par l'immolation de Mohamed Bouazizi, vendeur ambulant. C'est au nom de la dignité de l'homme, de la liberté, de l'aspiration à la démocratie et du célèbre slogan « dégage » que ces moments historiques ont illuminé le monde, particulièrement le monde arabe d'un espoir infini. L'effondrement de ce régime autoritaire a entraîné une succession de révoltes et de basculement des pouvoirs dans d'autres pays arabes : Egypte, Lybie, Syrie.

Quelles sont les causes de ces révoltes ?
De quels modèles s'inspirent-elles ?
De quels moyens ont-elles bénéficié ?
A quel moment historique peut-on comparer la révolution tunisienne : 1848 en Europe, 1989 pour l'Europe de l'Est ?
Quelles incidences ont-elles eu sur les pays voisins : Algérie, Maroc ?
Toutes ces questions seront abordées par :
Tahar Ben Jelloun, Yves Aubin de la Messuzière, Mehdi Belhaj Kacem, Richard Madjarev

Rencontre / Débat / Entrée libre
> Limoges, BFM, 7/10 à 18h30

Je me méfie du théâtre



par Jérôme Richer

Si le théâtre était un marché, comme l'art entendu sous sa forme plastique en est devenu un, est-ce que les directeurs de théâtre, de festival se

transformeraient en spéculateurs ? Leur rôle serait-il alors de miser sur les auteurs, les metteurs en scène, les comédiens susceptibles de rapporter le maximum à leurs actionnaires ? Maximum de public. Maximum d'argent. Et bien sûr maximum de reconnaissance médiatique. Feraient-ils des prévisions, des évaluations de marché avant de concevoir leurs programmations ?

– La perspective à long terme de ce metteur en scène me semble intéressante. On pourrait miser sur lui ces prochaines années.
– C'est maintenant que nous devons augmenter nos bénéfices.

– Alors prenons celui-là. Il est déjà programmé partout.
Et si le théâtre, comme le reste du monde, finissait par entrer en crise, une autorité de régulation comme le FMI interviendrait-elle ? Imposerait-elle à tous les théâtres, les festivals, pour espérer son aide, de se replier sur des valeurs sûres, de miser sur les classiques, les auteurs qui ont fait leurs preuves, Molière, Shakespeare ? Ou d'engager des têtes d'affiches, de ces acteurs qui font la une des magazines ? En somme, comme pour certains pays surendettés, cette autorité de régulation édicterait-elle la monoculture artistique comme unique perspective de sauvetage d'un théâtre en péril ? Evidemment. Evidemment j'écris ces mots en sachant que jamais le théâtre ne sera un marché, qu'il n'y sera jamais question de profit, ni de rentabilité. Sinon pourquoi continuer à faire du théâtre ? Oui, pourquoi ?

Je me méfie de l'homme occidental (encore plus quand il est de gauche)
Théâtre / Suisse – 1^{ère} en France
> Limoges, CCM Jean Gagnant, 7/10 à 20h30 et 8/10 à 18h

> À voir en famille

Les Transatlantiques

> Bar du Théâtre de l'Union
le 8/10 à 10h et 11h30

Je me méfie de l'homme occidental (encore plus quand il est de gauche)

> CCM Jean Gagnant le 7/10 à 20h30 et le 8/10 à 18h

Nya

> Théâtre de l'Union
le 8/10 à 20h30

La Fanfare du Belgistan

> Magic Mirrors le 8/10 à 22h

> Infos pratiques

NAVETTES GRATUITES

Départ des navettes avant le début du spectacle au Champ de Juillet (devant entrée du Magic Mirrors). Retour au Champ de Juillet après le spectacle.

>CCM John Lennon

samedi 1/10 à 16h00 et 17h15
dimanche 2/10 à 16h45

>CCM Jean Moulin

lundi 3 octobre à 19h45

> Billetterie

La billetterie du festival est ouverte tous les jours de 11h à 19h30, au bureau du Festival, 11 av. du Général de Gaulle. Tél. 05 55 33 63 68

Le MAGIC MIRRORS, cœur du festival, est ouvert tous les jours du 28 septembre au 8 octobre, de 18 h à minuit, au Champ de Juillet à Limoges.

Les Francophonies en Limousin

11 avenue du général de Gaulle
87000 Limoges
Tél. 05 55 10 90 10
accueil@lesfrancophonies.com
www.lesfrancophonies.com
www.facebook.com/francophoniesenlimousin

Directrice de la publication :
Marie-Agnès Sevestre
Coordination : Mathilde Lacour, Elise Raout
Mise en page : Mireille Gravelat
Impression : Axe Limoges